

Exposition

Elles

19.03.11 – 15.04.11

Le Belvédère

Place Saint Michel
56380 Guer

T 02 97 22 14 47

M belvedere.culture-guer@orange.fr

I

Biographie des artistes présentées

Léa Crespi

Sans titre, série Lieux, 2002



Née en 1978. Vit à Paris

Diplômée de l'École d'Arts Appliqués de Vevey (Suisse), Léa Crespi est photographe indépendante. Elle collabore à de nombreux journaux et expose régulièrement en France et à l'étranger.

Pour Léa Crespi, le temps n'imprime pas les corps et les lieux de la même manière. Dans « Lieux », elle met en scène son propre corps, dans des espaces que l'on pourrait qualifier d'abandonnés, de chargés d'histoire(s) – maisons délaissées, chantiers en friche, vieux hôtels, usines désaffectées... Evocations pour certains de

l'univers des camps de la mort, les photographies de Léa Crespi se jouent de l'idée de mémoire... Ici, le flou du corps s'oppose à la rugosité des murs de la prison de Pontaniou, sa légèreté à leur dureté. Là, le corps est confronté à sa fragilité, à sa fin possible. Et fait face à la permanence du temps, à l'idée d'enfermement, aux aléas de l'histoire.

« Lieux » est aussi comme une expérience dans laquelle le corps serait un outil, un accessoire, en écho aux formes artistiques de la performance et de la danse contemporaine. Mettant son propre corps en jeu, Léa Crespi s'impose un exercice physique singulier, intense, "extrême".

Christian Gaujolle, directeur de la galerie VU : *L'espace est toujours marqué par le temps. Un temps qui l'a dégradé ou, pour le moins, transformé. Mais cet espace, auquel nous n'aurions pas dû avoir accès, s'impose à nous, avec ses peintures écaillées, ses blessures de fils électriques abandonnés, ses minuscules désastres du quotidien parce qu'un corps le traverse, sans l'habiter. Corps magnifique, sculptural, qui nous oblige à regarder, voir peut-être, l'espace dans lequel il évolue sans se l'approprier tant il est, toujours, à la limite de l'effacement, de la disparition. Comme une évidente présence qui nous dirait, déjà, que tout est fini. Un corps surgi de l'espace qui semble l'avoir généré et que nous ne pourrions apprivoiser.*

Benédicte Hubert-Darbois

Iconica I, 2001

Née en 1951 dans les Ardennes, vit et travaille à Arradon depuis 1978. Après une formation aux Beaux Arts de Caracas puis aux Beaux Arts de Lorient, elle s'oriente plus particulièrement vers les photographies de reportage et travaille sur de nombreux projets autour de l'humain, de l'identité, du corps et du portrait en situation.

Bénédicte Hubert Darbois, est issue de la photographie de reportage qu'elle a pratiqué longtemps, ses recherches en dessin et en couleur et sa rencontre permanente avec des plasticiens (peintres et graveurs et chorégraphe) l'ont conduit à une réflexion sur les rapports entre la photographie et la peinture dans l'espace.

Sa recherche personnelle se situe depuis de nombreuses années autour de la problématique du corps et de l'identité, mais plus récemment, elle mène un travail de photographie argentique et de dessin sur la ligne dans le paysage.



Béatrice Balcou

Sans titre, 2002

Béatrice Balcou vit et travaille entre Bruxelles et Lille.

Si ses œuvres se conjuguent par la photographie, la vidéo ou le film d'animation, l'essence de son travail se situe davantage dans un processus créatif lié à la performance et à l'étude du geste.

En 2007, elle participe au projet ex.e.r.ce au Centre Chorégraphique de Montpellier co-dirigé par Mathilde Monnier et Xavier Le Roy. Ex.e.r.ce est une période de travail de 7 mois pour 15 artistes chorégraphiques et autres personnes désirant travailler en relation avec la danse contemporaine et l'étude du mouvement. Depuis lors, Béatrice commence à travailler comme performeuse dans divers projets de danse contemporaine. En 2008, elle enseigne les relations entre danse et arts plastiques à l'Université de Lille 3. Avec le soutien d'Artconnexion (Lille) et Culturesfrance, elle est en résidence au Japon en 2009 et débute une recherche sur l'efficacité esthétique du geste. Béatrice fait également partie du collectif d'artistes «r-Ohm» qui se réunit chaque mois pour parler sur l'art, les nouveaux médias, la biologie, la cuisine et l'économie.

Dans ces derniers travaux, elle s'est attachée à montrer des gestes auxquels on ne fait pas attention, ces gestes ordinaires qui à première vue sont invisibles et qui pourtant racontent quelque chose sur notre manière de communiquer avec l'autre et notre environnement. Séparant souvent le langage verbal du langage corporel, les gestes deviennent plus visibles et elle invite alors le spectateur à y être plus attentif.

La plupart de ses projets débute à partir d'une expérience concrète qu'elle observe et c'est ensuite à travers des ateliers menés avec des amateurs que l'œuvre prend forme, processus de travail qui l'amène aussi à s'interroger sur les liens entre la performance et le documentaire.

Agathe May

La Baignoire, 2002



Née le 28 décembre 1956 à Neuilly-sur-Seine. Vit et travaille à Paris.

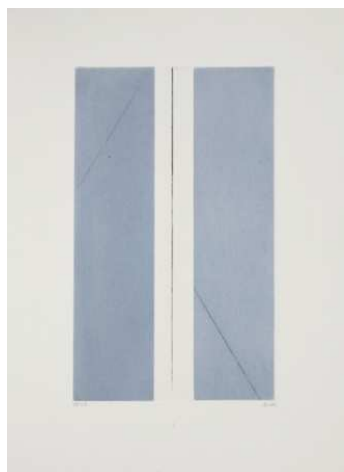
Agathe May dessine, grave son sujet avec une extraordinaire précision sur une plaque de bois ou de linoléum. Elle y dépose ensuite la couleur au pinceau ou au rouleau. Elle cesse alors d'être graveur pour devenir peintre. Elle applique ensuite le papier, privilégiant le plus souvent un japon de grand format, variant librement à chaque passage couleurs et encrages. Chaque œuvre est unique " Il n'est ici deux œuvres semblables. Comme de véritables monotypes, elles varient les teintes, la force du rendu linéaire, le climat de la figure, son expression psychologique même. C'est un art de l'unique qui ouvre sans cesse aux essais et décisions esthétiques renouvelées. Agathe May choisit ses modèles dans un cercle très intime: sa famille et ses amis. " *Ça s'impose. Graver est lié à dessiner. C'est un circuit de gens très proches de moi. Il y a toujours des gens dont j'ai envie, et d'autres que je ne dessinerai jamais, parce qu'ils ne posent pas devant moi avec assez de complicité. Sans la participation de l'autre, ça ne marche pas. Et le pouvoir me fait défaut.* "

Images frontales, verticales autour desquelles viennent souvent s'inscrire animaux et objets simples et quotidiens.

Portraits de son mari, de son père, d'amis, mais surtout de sa fille, qu'elle prend comme modèle depuis sa naissance. L'enfant a grandi. Les portraits sont aujourd'hui ceux d'une adolescente et de ses amies. Jeunes filles sortant de l'enfance, sur lesquelles l'artiste et la mère portent toujours un regard tendre.

Geneviève Asse

L'écluse, 1997



Geneviève Asse est née en 1923 à Vannes, en Bretagne. Geneviève Asse est une artiste peintre surtout connue pour ses grandes toiles bleues. Couleur qui d'ailleurs aujourd'hui lui est associée, comme le noir à Soulages. " *Je voyage avec mes bleus, où je retrouve la transparence*". La transparence et la lumière, au même titre que la ligne et le dépouillement ont toujours été au cœur de ses recherches plastiques, que se soit dans ses peintures, dans ses gravures, dessins, collages ou même dans les nombreux livres auxquels elle collabora.

Née en 1923 à Vannes, elle rejoint sa mère à Paris dix ans plus tard. Elle y visite les musées, avec une certaine prédilection pour le Louvre où elle admire les natures mortes de Chardin, qui auront un grand impact sur ses créations. Ainsi, lorsqu'en 1940 elle entre à l'École des arts décoratifs de Paris, elle réalise ses premières natures mortes, très formelles dans la lignée de Chardin.

Fréquentant les ateliers de Montparnasse, elle rencontre les peintres Othon Friesz, André Marchand, Tristan Tzara... Dans le même temps, elle expose au Salon d'Automne et des moins de

trente ans. En 1944, engagée dans les FFI, Geneviève Asse participe à la Libération de Paris, puis décide de s'enrôler dans la 1ère division blindée comme conductrice ambulancière. Pour son engagement elle est décorée de la Croix de guerre. De retour à Paris, elle dessine des maquettes pour les maisons de tissus Bianchini-Ferrier, Flachard, Paquin et surtout pour le collectionneur et ami Jean Bauret. Grâce à ce dernier elle rencontre Poliakoff, Nicolas de Staël, Samuel Beckett et surtout Pierre Lecuire avec qui elle réalisera plusieurs livres comme *L'Air* (1964), *Litres* (1969) et dernièrement *Delphique* (2000) entre autres. Jusqu'en 1952 elle réalise des natures mortes très formelles où s'empilent bouteilles et boîtes. Puis, peu à peu les formes se fondent dans la surface de la toile, tendant de plus en plus vers l'abstraction.

Elle est fascinée par les portes et les fenêtres, et surtout par leurs interstices qui forment une ligne de lumière. " *J'ai commencé par les murs. Après, j'ai été vers les fenêtres, j'ai regardé la transparence de ces fenêtres, j'ai ressenti le besoin d'aventure et de lumière*" dit-elle. C'est pourquoi dès 1960, les recherches de Geneviève Asse s'orientent vers l'espace et la lumière, libérant la toile de toute figure, pour privilégier la lumière et ses effets de transparences. La peinture se fait alors vaporeuse, puis pure lumière en particulier dans ses grandes toiles blanches où la lumière est évanescence. De sa pratique du dessin et de la gravure, qui lui permet d'inciser la matière, elle retient un sens du dépouillement, une simplification du geste et surtout un goût pour la ligne. La ligne traverse depuis toujours ses toiles, dans un premier temps elle délimite les portes et les fenêtres, puis Geneviève Asse se sert de la ligne pour ouvrir sur une couleur, pour créer des effets de lumière. Sa quête de lumière et de transparence a pour dessein la dématérialisation de l'œuvre, qui atteint son paroxysme dans ses toiles bleues.

Lumière, 1983



Atlantique, 1995



Le bleu est aujourd'hui indubitablement associé à Geneviève Asse, comme peut l'être le noir à Soulages. " *Cette couleur est venue spontanément à moi. Il y a toujours eu du bleu dans ma peinture, mais il a grandi à partir des années 1970. Il est venu me chercher, puis s'est graduellement répandu. D'abord ce fut des bleus de toutes sortes, ensuite un bleu différencié qui m'appartient vraiment, je crois. Petit à petit, j'ai trouvé mon bleu. J'avais utilisé des bleus foncés et des bleus très clairs avant d'arriver à ce bleu personnel, qui mélange des gris et d'autres bleus*". Elle réalise ainsi de grandes toiles d'une gamme de bleus tour à tour cristallins, nacrés, outremer, cobalt... où seules une ligne horizontale et un interstice viennent perturber la quiétude de ces toiles qui invitent à la méditation.

Nadjaia Mehadji

Sans titre, 2004

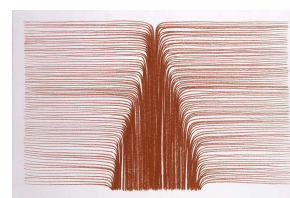
Najia Mehadji, née en 1950, est une artiste peintre d'origine franco-marocaine qui vit et travaille entre Orient et Occident, entre France (Paris) et Maroc (Essaouira).

Parallèlement à des études d'arts plastiques et d'esthétique à la Sorbonne au début années 70, elle s'engage dans des recherches théâtrales contemporaines qui l'amèneront à une mise en question des médiums traditionnels de la peinture ainsi qu'à une ouverture sur d'autres disciplines telles que l'architecture ou la musique contemporaine. Najia Mehadji obtient, au milieu des années 1970, une maîtrise d'arts plastiques et d'histoire de l'art à Paris I, ainsi qu'une licence de théâtre à Paris VIII. Cette dernière lui donne l'opportunité de travailler avec Peter Brook et le Living Theatre, groupes d'avant-garde ouverts aux cultures dites «extra européennes». Elle s'intéresse surtout à la gestualité du Nô japonais et des rituels soufis des derviches tourneurs qu'elle transpose au fusain ou à l'encre. Puis elle effectue des performances, avec des étudiants en musique contemporaine, dessinant sur de grandes feuilles de papier préalablement «sonorisées» par des microcontacts. Elle fréquente, à la même époque, le groupe «femmes arts» et participe à la revue Sorcières où elle publie ses premiers dessins, sorte de diagrammes en noir et blanc que l'on peut qualifier d'«abstraction sensible».

En 1985, elle part un an à Essaouira et y retournera régulièrement chaque année pour y travailler de nombreux mois d'affilée. C'est durant ce premier séjour qu'elle peint sa série autour du mythe d'Icare, «symbole de la prise de risque de toute liberté», sur de grandes toiles brutes où se juxtaposent l'empreinte de gestes corporels et de formes géométriques très architecturées.

En 1993-1994, en réaction aux crimes de guerre commis contre les Bosniaques en ex-Yougoslavie, elle crée la série des Coupoles qui atteste de son intérêt pour les formes «transculturelles» dans l'architecture (notamment l'octogone), tout en faisant référence à la représentation de la cosmologie dans les arts de l'Islam.

Depuis 1996, Najia Mehadji dessine sur de grandes toiles brutes avec des sticks à l'huile de couleur pure, des œuvres issues de thèmes tels que la nature, le végétal, le floral, qu'elle décline en autant de «structures de flux abstraites» captant aussi bien l'éphémère que la grande durée.



En 1998, elle est chargée d'enseigner le dessin en tant que professeure invitée à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Depuis 2005, poursuivant son engagement contre les violences des guerres contemporaines, elle crée aussi des œuvres numériques intégrant des détails agrandis de gravures de Goya (dont Les Désastres de la guerre) au sein de dessins de fleurs fluorescentes – «comme une tension entre Éros et Thanatos».

Shirley Jaffe

Sans titre, 1996

Shirley Jaffe est née en 1923 dans le New Jersey. Elle a étudié à la Cooper Union School of Art à New-York et à la Philips Art School à Washington. En 1963-1964, elle obtient une bourse de la Ford Foundation et séjourne à Berlin. Elle vit à Paris depuis 1949. Elle expose régulièrement depuis 1952, en Europe et aux États-Unis. Après sa première exposition personnelle à la galerie Kornfeld et Klipstein à Berne, son travail est montré à de nombreuses reprises à Paris à la Galerie Jean Fournier. Après une période gestuelle qui la rapproche de ses amis Sam Francis, Joan Mitchell, Jean-Paul Riopelle son travail évolue vers une tendance plus géométrique.



Gadha Amer

Sans titre, 1996



Estampe issue d'un recueil collectif tiré à 100 exemplaires et intitulé «Heureux le visionnaire dont la seule arme est le stylet du graveur... ». Cet ensemble résulte d'une commande publique lancée par l'Etat français en 1996 afin de promouvoir 30 ateliers d'imprimeurs et de soutenir la relance du marché de l'estampe en France.

Les activités domestiques sont généralement un préjugé que l'on attribue aux femmes, Ghada Amer se les réapproprie et les transpose dans l'art comme par exemple avec l'usage de la couture. Cette artiste égyptienne qui a voyagé

en France, aux États Unis est très attachée aux thèmes de la femme, du récit, du langage, de la traduction...

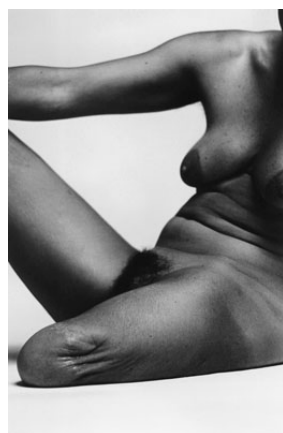
Née au Caire en 1963, Ghada Amer, est la fille d'un diplomate égyptien. Elle a suivi les cours de l'École du Musée des Beaux-Arts de Boston avant de poursuivre sa formation artistique à l'E.P.I.A.R. de Nice, puis à l'Institut des Hautes Etudes en Arts Plastiques à Paris. Elle a vécu une vingtaine d'années en France avant de s'installer à New York dans les années 1990. La singularité de son œuvre tient à l'utilisation du fil en guise de pigments. Amer Ghada emprunte son iconographie à la presse populaire ou pornographique, s'appropriant des revues destinées à une consommation masculine pour traiter des désirs et fantasmes féminins et en révéler les stéréotypes et les tabous. En marge de toutes revendications féministes, et situant son œuvre au carrefour de sa culture d'origine, l'Islam, et de la culture occidentale, elle fait le constat de la soumission de la femme, redoublé par l'utilisation de la technique patiente et proprement féminine de la broderie.

"Pour moi le sujet est plus important que la technique employée. Quand la peinture devient le sujet même de la toile, on s'éloigne de la vie. Je veux que ma peinture raconte des choses sur les êtres humains et leur rapport au monde. Ce qui m'intéresse dans les clichés, c'est l'idée du modèle à suivre, et dans la vie nous y sommes partout confrontés ; dès la naissance on nous montre comment il faut vivre, on nous éduque dans ce sens, on grandit et on suit le modèle qui nous a été imposé. Tout mon travail tourne autour de l'idée de modèle". Ghada Amer

Frédérique Aiguillon

Sans titre, série Ceci est mon corps, 2005

Née le 4 septembre 1960 à Versailles. Elle fait ses études aux Beaux Arts de Quimper et obtient son diplôme supérieur d'expression plastique en 1987 sur présentation d'un travail de sculpture et de photographie. Elle s'investit depuis cette date dans son travail de photographie. Elle a publié deux ouvrages : *Passeur solitaire* (1996) et *Ceci est mon corps* (mai 2005, Editions Le temps qu'il fait). Depuis 1990 ses photographies ont été présentées à Quimper, Carcassonne, Nancy, Remscheid (Allemagne), Chartres de Bretagne, Brest, Lorient.



Série *Ceci est mon corps* : « *Toute mon histoire est liée à toi, mon corps, mon si étrange corps. Dououreux depuis plusieurs années, fatigué, abîmé, j'avais dû, pour te préserver, continuer à vivre au minimum et cesser de photographier. Renoncer à partir dans la forêt me confronter au monde. Ce monde depuis un long temps était réduit à un espace extrêmement limité de quelques pas autour de ma maison. Impossible liberté d'agir et de faire. Seulement celle de rester attendre dans le silence, entourée de mes livres et des personnes aimées et aimantes. Puis soudain, comme après une lente, si lente gestation, enfin une porte s'est ouverte, par toi. Bien sûr, comment ne pas m'interroger sur toi, mon corps après tant de jours passés en ton absence. Tout au long de cette traversée si difficile, nous étions pourtant ensemble. Mais quand les impossibilités du corps empêchent toute réalisation de soi, même la plus modeste, on se sent séparé, comme si l'on était sur un fleuve en train de nager à côté de sa propre barque. Épuisant... »
Frédérique Aiguillon*

Anne-Sophie Mignant



Anne-Sophie Mignant affirme que « *l'image photographique, quelque soit ses conditions de prise de vue, est toujours une fiction.* » Sur un mode tout autant ludique que rigoureux, elle met en évidence le caractère qu'elle qualifie « éminemment illusionniste du dispositif photographique ».

Les travaux de cette photographe issue des arts plastiques et aujourd'hui thésarde à l'université de Paris I, posent d'entrée de jeu le distinguo entre deux familles d'images : celles qui saisissent l'action et celles qui sont le fruit d'une mise en scène.

Si Anne-Sophie Mignant inscrit son travail dans la deuxième catégorie, c'est pour mieux interroger nos perceptions physiques du réel.

D'ailleurs, du premier regard porté sur les tirages on déduit un travail de retouche. Idée fausse autant que vulgaire. " Le travail que je présente est exclusivement photographique. Je

ne peins, ni ne retouche l'image ".

Mignant trompe son monde en douceur, en jouant avec les courbes et les "aberrations spatiales".

Encre de Chine et bol : Anne-Sophie Mignant puise également son inspiration dans l'art et les représentations du monde extrême-orientales.

Proche de la chorégraphie, elle travaille sur la façon dont le corps subit ou structure l'espace qui l'entoure et pense le corps comme « une sorte d'échangeur local ». Elle crée des figures au sens où le mot était très actif au XVIIIème siècle. Une figure, alors, ce n'est ni un objet, ni une action, ni une forme. C'est une certaine façon de se tenir là, de se tenir seul ou avec d'autres.

Si les photographies - souvent, de grands formats présentés en di ou triptyque - construisent un espace qui déplie le temps, l'utilisation de la vidéo, suite aussi logique que nécessaire, apporte une inflexion nouvelle. Les techniques de montage, que l'artiste expérimente avec enthousiasme, la conduisent, aujourd'hui, à explorer les prémisses de la narration.

Informations pratiques

Exposition :

19.03.11 – 15.04.11

Du mardi au vendredi de 14h à 18h

Fermé les jours fériés

Entrée libre.

Visite de groupes gratuite sur
réservation



Julie
Marcinkzak
02 97 22 14 47

